



HAL
open science

**Compte-rendu “ Benoît SIBILLE, Défense du pain et du vin,
Ad Solem, coll. Théologie, 2025, 96 p. ”**

Éric Pohlé

► **To cite this version:**

Éric Pohlé. Compte-rendu “ Benoît SIBILLE, Défense du pain et du vin, Ad Solem, coll. Théologie, 2025, 96 p. ”. Bulletin de Littérature ecclésiastique, 2026, 505 (janvier-mars), pp.156-157. <hal-05615222>

HAL Id: hal-05615222

<https://hal.science/hal-05615222v1>

Submitted on 7 May 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

Compte-rendu « Benoît SIBILLE, *Défense du pain et du vin*, Ad Solem, coll. Théologie, 2025, 96 p. », *Bulletin de littérature ecclésiastique* 505, janvier-mars, 2026, p. 156-157.

Éric POHLE OP (Institut catholique de Toulouse, UR-Céres, TR 1)

Qui ne se souvient du dessin d'un épi de blé sur une image de première communion ou sur quelque étoffe liturgique ? Et qui songe un instant aux visages – heureux ou malheureux – qu'un tel épi, aujourd'hui, a croisés et réunis au cours de son histoire, des femmes et des hommes liées aux terres, aux graines, aux farines et aux pétrissages ? Benoît Sibille donne corps et mots à ce qui pour la plupart d'entre nous, au mieux, n'est qu'un symbole ou un constituant du pain eucharistique : après l'avoir chanté dans *Habiter parmi les simples* (Ad Solem, 2023), il fait vivre sous nos yeux le blé, mais aussi le raisin, pour rendre à la spiritualité qui croit en la présence réelle le sain courage de ne pas remiser notre monde dans une absence réelle (p. 12). Car le monde renouvelé dans le sacrement est indépendant du monde déposé sur l'autel : une même société appelée à faire communion. Comment communier réellement à l'Eucharistie et communier en elle au Royaume qui vient si nous ne comptons pour rien la communion dont le pain et le vin témoignent en eux-mêmes avant toute prière ? Ils en témoignent en tant qu'ils parlent de la communion cosmique et humaine, condensée en ces grains rassemblés et moulus ensemble, mais aussi en tant qu'ils font partie de cette communion qui offre le pain et le vin non comme produit mais comme engendrement. Dans la prière de l'offertoire, le pain n'est pas dit « produit » par la terre mais « fruit » de la terre comme l'Enfant est dit « fruit des entrailles » de Marie. Parmi les visages qui constituent cette communion, ceux des paysans et paysannes, aujourd'hui, sont les plus meurtris. Aussi l'auteur, sans exclusivisme, y revient plusieurs fois. Il fut un temps où la même communauté réunissait terres, paysans, meuniers, liturges et

officiants, temps des premières communautés chrétiennes ou des communautés monastiques (chapitre 4) : B. Sibille rappelle à juste titre le premier millénaire où il était impossible de séparer les tâches, profanes et sacrées, de l'action eucharistique où le faire – puisqu'il est entendu que l'Église *fait* l'eucharistie – ne cessait d'être, avant tout, un « être » reçu et offert. Mais comme l'exemple pittoresque des dix-huit tâches spécialisées pour faire une épingle (p. 62), désormais se décomptent et se séparent les différents moments de l'Eucharistie : la production des « espèces » eucharistiques, la transsubstantiation, l'adoration et la dévotion individuelle etc., chacun trouvant ou recevant la spécialité qui lui revient, chacun vivant à part un moment d'un tout pourtant inséparable et vivant. Que chacun songe à ce qu'il gagne en réunissant les membres désarticulés du corps eucharistique : que celui qui adore en son privé n'oublie pas la communauté qui a célébré l'action où le pain est fait corps ; que cette communauté n'oublie pas la communauté anonyme d'où vient concrètement le pain et le vin portés en offrande entre les murs de l'église. Plus encore, puisqu'elle y reconnaît des frères et des sœurs, qu'elle veille sur leur liberté, leur dignité et leur bonheur. Tel est l'heureux apport des pages que nous lisons. Elles s'inscrivent dans le grand souffle lubacien, celui des trop nécessaires *Aspects sociaux du dogme* (1938) et de *Corpus mysticum* (1949), souffle qui permet de sauvegarder la plénitude de la notion de Corps mystique contre toute déperdition individualiste. Elles travaillent ici surtout en amont, dans l'avant du Mystère qui n'est pas moins, dans une juste théologie de la création, un puissant mystère. Cet élan – qui donne au texte un ton allant, celui d'un pèlerinage plein d'espérance – comme chez Lubac, passe bien sûr par la littérature patristique. De grands textes, ou plutôt quelques chants, parmi les plus connus, des premiers siècles, continuent de faire lever la pâte de la méditation chrétienne : « tout ce qui n'est pas assumé... » (p. 27...) ; « comme ce pain rompu, d'abord éparé sur les collines... » (p. 44) Certes quelques lignes (p. 74) et quelques références pourront déplaire mais il serait dommage de ne pas laisser retentir, aussi bien

dans nos ateliers de théologie que dans nos assemblées de vie solidaire, cette voix qui, sincère et engagée, permettra de ne pas totalement méconnaître « celles et ceux qui, dans les marges du monde des marchandises, perpétu[a]nt la possibilité d'un simple pain, gardiens de ce pain libre, sont aussi les gardiens du Royaume » (p. 87-88).